

REVUE DES DEUX MONDES

Campagne française / Fragments

Thibaut Cuisset

Campagne française / Fragments

Thibaut Cuisset

Lauréat 2009 du Prix de photographie
de l'Académie des beaux-arts – Marc Ladreit de Lacharrière

Exposition présentée au Palais de l'Institut
du 21 octobre au 21 novembre 2010
Du mardi au dimanche, de 11h à 18h
Entrée libre

Salle Comtesse de Caen
27, quai de Conti
75006 Paris

S O M M A I R E

Marc Ladreit de Lacharrière	5	
Arnaud d'Hauterives	7	
Gabriel Bauret	8	Laisser le paysage venir à soi
Michel Crépu	11	Thibaut Cuisset, vers le neutre
Thibaut Cuisset	15	Portfolio
	24	Biographie

Chaque année, à l'automne, j'ai l'honneur et le plaisir de remettre, depuis sa création en 2006, le Prix de photographie de l'Académie des beaux-arts – Marc de Lacharrière à un photographe de talent dont le projet a su convaincre un jury exceptionnel, véritable abrégé du monde des arts.

À l'automne suivant, l'Académie des beaux-arts expose en son sein le projet photographique mené pendant l'année écoulée, et le plaisir n'est pas moins grand d'y découvrir le travail accompli.

Campagne française / Fragments, qui orne cet automne les murs de l'Institut, est le travail mené par le lauréat 2009, Thibaut Cuisset.

De la Lozère à l'Yonne en passant par l'Ardèche, les photographies de Thibaut Cuisset sont une invitation silencieuse et colorée à la promenade et à la découverte de la poésie qui gît dans l'ordinaire de nos campagnes. Il s'agit, pour celui qui se laisse surprendre, d'un voyage dans un espace d'une étrangeté insoupçonnée.

Ces paysages ordinaires, délaissés des promeneurs et désertés des capteurs d'images, se révèlent alors dans toute leur onctuosité et les nuances de leur mystère.

Thibaut Cuisset nous offre une vision toute autre de cette campagne française, que nous ne prenons pas toujours le temps de rencontrer, de regarder et d'aimer. Ses images ne se donnent pas d'emblée, il faut les fréquenter, les éprouver, au risque de ne jamais plus les oublier.

La *Revue des Deux Mondes* est heureuse d'ouvrir ses pages à ce profond et délicat hommage aux charmes méconnus ou oubliés de nos campagnes.

Marc Ladreit de Lacharrière
Membre de l'Institut

Alors que l'exposition de Thibaut Cuisset, troisième lauréat du Prix de photographie de l'Académie des beaux-arts – Marc Ladreit de Lacharrière se prépare, je me prends à considérer avec plaisir le chemin parcouru ; depuis les premiers échanges, au début de l'année 2007, entre les membres du jury et la place que le prix a déjà trouvée dans le paysage photographique, je constate avec joie que ce qui n'était qu'une idée est devenu, grâce à l'implication de passionnés, une réalité dont les temps forts – proclamation du lauréat, vernissage du projet récompensé, remise du prix au lauréat sous la Coupole – sont attendus chaque année par les artistes photographes, la critique et le public. Cette évolution se voit consacrée cette année par l'inscription du prix et de l'exposition du lauréat au sein du Mois de la Photo organisé par la Maison européenne de la photographie, ce dont nous ne pouvons que nous réjouir à plus d'un titre.

Après le travail de Malik Nejmi en 2007, qui nous invitait à porter un autre regard sur la dure réalité de l'enfance handicapée en Afrique, la vision poétique et mystérieuse

proposée par Jean-François Spricigo sur le monde animal en 2008, nous découvrons le regard singulier porté par Thibaut Cuisset, lauréat de l'année 2009, sur les paysages habituellement délaissés de la campagne française. La beauté de ces paysages du centre de la France nous saisit d'autant plus qu'elle n'a rien de séduisant au sens traditionnel du terme, qu'à mille lieues du sensationnel, elle semble provenir d'une volonté d'ancrage dans un paysage dont le photographe s'attache à restituer le « façonnement perpétuel » par le temps et le travail des hommes.

Ces trois artistes dans leur grande diversité sont déjà à eux seuls représentatifs de la multiplicité des questionnements, des écritures et des techniques photographiques qui constituent la photographie contemporaine ; cette diversité passionnante donne tout son sens et toute sa saveur à notre prix ! Je lui souhaite donc longue vie et me réjouis par avance des nombreux trésors qu'il nous permettra de découvrir.

Arnaud d'Hauterives
Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts

LAISSER LE PAYSAGE VENIR À SOI

■ GABRIEL BAURET ■

Dans sa correspondance avec Alice Hoschedé, Claude Monet écrit : « Je marche, je tourne, je regarde tout et rien ne m'empoigne » (1). Le peintre mentionne à plusieurs reprises ses errances à tel point qu'il finit par ne plus supporter d'être constamment impliqué dans cette « terrible spécialité de paysagiste ». Il bat la campagne à la recherche du motif, cette campagne qui l'obsède – le mot désignant d'ailleurs aussi bien le paysage de la nature que la mission quasi militaire dans laquelle l'artiste s'engage. Mais quelles que soient les difficultés éprouvées, ses déplacements incessants, ses tours et détours, ses doutes produiront une œuvre des plus passionnantes. Et la série

des cathédrales, dont quelques-unes ont été récemment réunies au Musée des beaux-arts de Rouen, est mêlée à cette quête : à travers les changements de points de vue, l'observation attentive de la lumière et de ses colorations à différents moments de la journée.

En un sens, la démarche de Thibaut Cuisset nous ramène plus à l'histoire de la peinture qu'à celle de la photographie, même s'il dit se recommander de Walker Evans quant à la posture documentaire adoptée face au réel, toute empreinte de retenue : l'artiste se met en retrait, s'efface pour faire parler le sujet. À vrai dire, au paysage qui parle, Thibaut Cuisset préfère le paysage tel qu'il est.

Il ne s'arrête ni sur le spectaculaire ni sur le pittoresque, encore moins sur l'anecdote. Pas de joli coucher de soleil, ni de brumes du petit matin. Scruter le motif, rien que le motif, sans détour ni artifice. Sans en rajouter. Les sites sur lesquels il choisit d'opérer n'ont rien de grandiose : rien à voir avec des paysages qui se perdent dans l'infini ou des points de vue sur d'immenses chaînes de montagnes. Il s'agirait plutôt d'un paysage à taille humaine, que l'on peut presque toucher et, somme toute, ordinaire : situé dans des régions rurales à l'écart des lieux touristiques et sur des routes peu fréquentées. De temps à autre, une construction ou un village s'introduit dans la composition, constitue sur le plan visuel une incongruité, fait tache, mais le photographe ne s'y attarde pas, n'insiste pas. Certes, le bâti est un signe du monde social, économique ou culturel, mais dans la photographie de Thibaut Cuisset, cette présence est loin d'occuper la place centrale. Le patrimoine dont il est question ici est avant tout celui de la nature. Ce qui semble intéresser le photographe, c'est la campagne en tant qu'œuvre collective : l'œuvre de la nature combinée au travail quotidien du paysan. Celui-ci laisse des traces sur le relief en cultivant la terre et participe, même

si son action est parfois contestée, à l'entretien du paysage, l'empêchant de devenir une friche. Les modifications que les saisons opèrent sur la végétation captent aussi l'attention de Thibaut Cuisset, et il lui est arrivé de revenir à deux périodes très différentes de l'année sur un même lieu. Il travaille sur le centre de la France, le Massif central et les départements en périphérie. Il s'enfonce en profondeur dans cette région – de la même façon qu'il a opéré récemment en bordure de Seine et dans le pays de Bray –, et cerne ainsi, de façon progressive, l'identité tout comme la diversité du paysage français ; sans pour autant adopter une démarche topographique, sans chercher à produire un inventaire des différents types de reliefs qui pourrait servir le géographe. Il ne pratique pas non plus une photographie militante, à la manière de certains paysagistes engagés dans une démarche à résonance écologique et qui traitent par exemple du réchauffement climatique ou de la pollution industrielle. Son ouvrage ne se s'inscrit pas non plus dans le sillage de l'école allemande du paysage qui prône la stricte objectivité documentaire. Le travail, qu'il mène depuis de nombreuses années déjà, est au contraire, comme il l'explique lui-même, une tentative de restitution

de l'émotion qu'il éprouve face au sujet, et il avoue que l'image est parfois en deçà de son émotion. Une restitution qui repose sur un certain traitement de la couleur et de la lumière, mais surtout sur le choix du point de vue : opération évidemment des plus essentielles et qui, associée au cadrage, jette les bases d'une composition très minutieuse. Chaque nuance, chaque détail enregistré sur le film photographique compte. Le ciel est neutre, sans être toutefois absent ; la lumière est uniforme, ne crée pas d'ombre, et ne fait donc pas événement. De même que la couleur est retenue et équilibrée, sans effet de saturation. La cohérence plastique de l'ensemble est également renforcée par un jeu de proportions quasi constant entre la surface du ciel et la masse du paysage proprement dit, excepté lorsque le photographe est confronté à des montagnes. Des routes ou des chemins viennent dessiner des courbes et animer une composition marquée de différentes ponctuations visuelles, comme les notes sur une partition musicale. Mais ces dessins, ces accidents restent pour ainsi dire mineurs, le paysage s'imposant par son calme, voire son silence. Un peu à l'image de l'homme au caractère réservé et opérant de façon solitaire derrière sa chambre 6 x 9.

Le mot paysage renvoie à la fois à un aspect du monde qui nous entoure et à un genre artistique. On dit couramment d'un peintre ou d'un photographe qu'il fait du paysage ; on pourrait même préciser qu'il le fabrique. Thibaut Cuisset emploie quant à lui la formule : « Décrire le monde en faisant son monde ». La photographie est en effet dotée d'une formidable capacité de description, de même qu'elle est l'expression d'une manière de penser le monde. Penser le paysage, c'est donner à cette réalité une forme et un sens, qu'il s'agisse de peinture ou de photographie. Une entreprise qui s'appuie avant tout sur un apprentissage du regard. Car il n'est pas donné à tous de savoir contempler le paysage, de se laisser gagner, imprégner par celui-ci, ou encore « empoigner », pour reprendre le terme de Monet.

1. Cité dans Marianne Alphant, *Claude Monet, Cathédrale(s) de Rouen*, éditions Point de vues.

■ Gabriel Bauret, commissaire indépendant d'expositions thématiques et de rétrospectives, en France (entre autres, à la Maison européenne de la photographie à Paris) et à l'étranger.

THIBAUT CUISSET, VERS LE NEUTRE

■ MICHEL CRÉPU ■

Quand on regarde les photographies de Thibaut Cuisset, on dirait souvent qu'elles ont été prises un peu au hasard ; on se demande : « pourquoi là et pas plutôt ici » ? Ses raisons d'avoir choisi de planter l'objectif semblent à la fois anodines et mystérieuses. Telle ce qu'on ose à peine appeler une entrée de ferme, dans l'Yonne : est-ce bien une ferme, d'ailleurs et pas plutôt une « chambre d'hôte » ? Et ces outils qu'on voit, sont-ils bien d'un agriculteur ? Tout a l'air si propre, si loin des travaux des champs ! Et surtout, pourquoi choisir une maison aussi banale, aussi peu représentative de quoi que ce soit ? Photographie, on allait dire peintre du paysage,

Thibaut Cuisset est aux antipodes des icônes spectaculaires : son regard de paysagiste est celui d'un promeneur clandestin, absolument rétif aux obligations du regard en quête d'un beau sujet. Il ne cherche pas le scoop optique ; ce qu'il cherche discrètement, ce sont les intervalles – encore l'intervalle est-il soumis à un classement, une hiérarchie –, plutôt des fragments de lieu, des coins, des zones de transition qui ne transitent vers nulle part : le monde tel qu'il est dans son ordinaire le moins éclatant.

Dans son atelier de Montreuil, à deux pas de la très new-yorkaise rue de Paris, avec sa ribambelle d'échoppes africaines, chinoises, au coin d'une rue qui pourrait faire

partie de son catalogue du monde neutre, Thibaut Cuisset donne volontiers sa règle du jeu, en trois points cardinaux : « la lumière, la couleur, le sujet ». Il s'agit que ces trois points concourent ensemble d'une manière ou d'une autre. Pour ce qui est de la lumière, nullement une lumière de zénith, mais plutôt une vapeur pâle, presque blanche, qui baigne l'ensemble. Thibaut Cuisset explique que c'est en voyageant au Maroc qu'il a gardé dans l'œil une telle « blancheur ». Il est vrai que ce n'est pas au Maroc que l'on songe d'emblée à la vue de ces frondaisons fragiles, de ces « bois » d'hiver qui ont l'air d'attendre un ordre de mobilisation qui ne viendra jamais. La lumière y est pâle, un voile imperceptible qui pourrait gagner en puissance et finir par tout absorber. Cependant rien n'est sacrifié, tout demeure au contraire étonnamment précis. Il n'est pas un brin d'herbe, une feuille d'arbre, un bris de paille qui échapperait ici à l'acuité du photographe : aucun détail, si discret fût-il, qui ne pourrait être remarqué, voire même nommé. Il y a d'ailleurs un silence de cette lumière blanche, un silence du bris de paille qui appelle une sorte

de solennité. Solennité neutre, ne préparant à aucune révélation particulière, s'imposant du fait même de sa non importance, de son silence pour rien.

Et la couleur ? C'est là où Thibaut Cuisset nous donne si fortement l'impression de cousiner de très près avec le peintre – on pense à Corot parmi d'autres possibles –, l'usager subtil d'un répertoire de pastel qui fait oublier, pas complètement, la technicité du photographe. Voici un fragment de montagne, et c'est une mosaïque de vert sombre, de bleu profond, d'ocre roux, de jaune, sans que rien ne soit non plus sacrifié à la confusion : ce coin de montagne est devenu un bouquet de nuances – en bas, à gauche, on dirait un petit tableau de Fautrier – mais ce bouquet nous transmet en même temps quelque chose de bien solide, du domaine du bois, de l'écorce, du sapin. Rien d'évanescent ici, aucun triomphe de la vapeur lumineuse sur le solide montagnard, au contraire. C'est tout juste si une odeur d'aiguille de pin, de mousse humide, ne montent pas de la photo ! Et ce pont métallique qui traverse une rivière dans un décor provincial d'automne

sépia, est-ce qu'on ne sent pas sa charpente métallique mieux que si elle était photographiée de plus près ? Thibaut Cuisset répète que son souci premier est de restituer la lumière initiale, ce qui a touché son œil. Ses nombreux voyages à travers le monde témoignent d'une gourmandise bien dissimulée, mais aux aguets toujours : qu'il voyage en Syrie, au Japon, en Irlande, au bord de la Loire, c'est toujours ce même besoin de capter une solennité non solennelle. Une commande récente lui demande de raconter visuellement le bord de Loire tous les 50 kilomètres : il en ira de cette Loire si majestueusement inutile à la navigation comme des anciens théâtres de pierre du désert syriaque ou des champs paisibles d'un quelconque département de la France moyenne. Pas d'exotisme, ennemi radical, mais l'étrangeté banale. La beauté du monde n'est pas de l'ordre de l'éclat, de la surprise, ni même de l'événement. Pas chez Thibaut Cuisset en tout cas. Ce guetteur laisse passer les épiphanies qui se présentent à lui, et dieu sait qu'elles sont nombreuses ! À d'autres, ces brèves couronnes qui nous donnent l'illusion de briser parfois

le cercle du retour éternel. Cuisset préfère de loin rester avec la troupe des bois d'hiver, l'infanterie des branches dépouillées qui ne feront jamais l'objet d'un cérémonial de la beauté, les bataillons modestes des clairières qu'ignorent les chemins de randonnée. Même pas : les menues traces suffisent, minuscules sentiers de bestioles qui font penser aux dessins si simples d'un Nicolas de Staël, aux mouchetis noirâtres d'un Henri Michaux. C'est ici un royaume sans roi, une apogée sans victoire de la démocratie du brin d'herbe, du champ cultivé comme les autres, présent au cadastre sans nom pittoresque pour le désigner, comme savait encore le faire l'abbé de Combray, dans *la Recherche du temps perdu*, qui connaît toutes les légendes, tous les secrets de la toponymie médiévale qui parle encore à l'enfant *du Côté de chez Swann*.

Le monde de Thibaut Cuisset est étranger à cette toponymie, à toute légende. Il n'est ni d'un côté ni de l'autre. Ni de chez Swann ni de chez les Guermantes. En somme, il ne s'est rien passé ici de notable. Et si l'on montre encore des vestiges de la « main de l'homme »,

comme la belle passerelle métallique, résumé à elle seule de l'épopée industrielle, ce n'est pas pour faire acte de mémoire. Ce qu'on voit ici, ce ne sont pas des « lieux de mémoire », ce sont des lieux tout court, parmi d'autres. À peine si ce travail photographique s'apparente aux guets d'un poète comme l'est Philippe Jaccottet, l'auteur merveilleux de *la Promenade sous les arbres* et d' *À travers un verger*. C'est que Philippe Jaccottet ne résiste pas aux énigmes que lui proposent les buissons d'aubépine : que veut dire, se demande le poète, cette brève blancheur qui a illuminé ma journée ? Il ne paraît pas que Thibaut Cuisset soit turlupiné par de telles inquiétudes. Montrer, restituer l'insaisissable lumière, c'est déjà beaucoup. Aller plus loin, chercher à faire parler ces arbres immobiles, serait preuve d'une excessive témérité. Laissons donc ces arbres nous regarder un peu comme font, au zoo, les vieux éléphants : ils n'en pensent pas moins, nous n'en saurons jamais rien. Cela vaut mieux, sans doute.

Il est possible pourtant d'adresser à ces chemins, à ces coins du monde, la question que Baudelaire posait

aux objets : « avez-vous donc une âme ? » Pas de réponse offerte ici, sinon dans le retrait discret, le renoncement à toute distinction. Ce sera tout ou rien. « Tout » étant exclu, on se contentera d'en donner un envoi général, à la fois précis et merveilleusement vain. Voilà ce qui était donné à voir, du temps que nous étions sur la terre.

■ Michel Crépu, rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes*.



Ardèche.



Haute-Loire.



Creuse.



L'Aubrac, Lozère.



Allègre, Haute-Loire.



Haute-Loire.



Loiret.



Le Causse Méjean, Lozère.



Aisne.

BIOGRAPHIE

Thibaut Cuisset est né en 1958 à Maubeuge. Il vit et travaille à Montreuil-sous-Bois. Depuis 1985, son travail photographique se déploie par campagnes successives et, à chaque fois, un pays ou une région française fait l'objet d'une nouvelle série : l'Australie, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, le Japon, l'Islande, la Namibie et la Syrie dernièrement, ainsi que les régions françaises comme la Corse, la Bretagne, le Val de Loire, la Normandie, l'Hérault et le Massif central. Il est représenté par la galerie des Filles du Calvaire à Paris. Ancien pensionnaire de la Villa Médicis à Rome (1992-93) et de la Villa Kujoyama à Kyoto (1997), il est dans le champ de l'art contemporain un spécialiste d'une photographie de paysage à la fois documentaire et sensible.

Actualités 2010

Exposition au musée A.G.-Poulain : *Une Campagne photographique dans l'Eure au temps de l'impressionnisme*, du 10 août au 7 novembre ; exposition collective dans le

cadre de l'année France-Russie, à la Cité internationale des arts du 15 septembre au 24 octobre ; expositions à la galerie des Filles du calvaire : *Une Campagne photographique, la boutonnière du pays de Bray*, du 4 au 25 septembre ; *Syrie, une terre de pierre*, du 12 octobre au 6 novembre.

Publications

Une Campagne photographique, texte de Gilles A. Tiberghien, Filigranes éditions, 2009.

Un Hérault contemporain, mission photographique, regard sur un département, texte de Jacques Ferrier et Gilles Clément, éditions AAM, 2007.

Le Dehors absolu, texte de Philippe Lacoue-Labarthe, Filigranes éditions, 2006.

La Rue de Paris, texte de Jean-Christophe Bailly, Filigranes éditions, 2005.

Campagne japonaise, texte de Jean-Christophe Bailly, Filigranes éditions, 2002.